



### Die Hauptstadt (La capitale) (2017)

Voici un roman assez étonnant de l'Autrichien Robert Menasse (non encore traduit en français à ce jour, mais déjà bien placé dans le classement des ventes des pays germanophones) qui devrait faire date.

Robert Menasse, qui n'est pas un inconnu en France (une demi-douzaine d'œuvres traduites en français), se hisse avec « Die Hauptstadt » au niveau des grands Autrichiens (J. Roth, R. Musil, Th. Bernhard, E. Jelinek...) ayant inscrit leur œuvre dans un cadre résolument historique, voire philosophique, mais le dépassant pour atteindre l'universel. Cet Européen passionné s'est récemment signalé par un essai très engagé « En finir avec les nationalismes – Pour une Europe de paix et dans une nouvelle démocratie » (Buchet-Chastel - 2015).

Deux leitmotifs traversent le roman : le cochon, sous toutes sortes d'avatars assez inattendus, et Auschwitz, sous des avatars encore plus inattendus. Mais le personnage principal demeure l'Union Européenne et, plus particulièrement, la Commission de l'U.E, dont le fonctionnement et les ressorts, assez étranges pour le profane, sous-tendent tout le déroulement. C'est là un roman à entrées multiples, d'abord l'histoire d'une initiative foireuse de la Commission, mais aussi un roman à clés et à multiples plongées dans l'histoire récente de l'Europe, épisodiquement un roman policier, et, avant tout, un ardent manifeste pour une Europe de paix, des droits de l'Homme, une Europe démocratique, fidèle à ses engagements originaux.

Toutes ces belles intentions ne seraient qu'estimables si elles n'étaient portées par un style des plus brillants (que le traducteur en soit à la hauteur !), une procédure narrative toute en tension, et, surtout, une verve toute voltairienne. Les fonctionnaires de la Commission, le plus souvent hors-sol, tout pétris de vanité et d'ambition, dépeints comme une caste coupée du monde réel, sont les premières cibles de l'ironie féroce de l'auteur (on n'oubliera pas la charge contre les « Salamandres » !). Mais il réserve ses traits les plus venimeux à maints gouvernements et politiques de l'Union Européenne (pas tous), mesquins et étroits d'esprit, incapables de saisir la grandeur de leurs responsabilités historiques, incapables de sortir de leurs nationalismes populistes... ou élitistes. A ce petit jeu, c'est la Grande-Bretagne et ses fonctionnaires orgueilleux qui prennent les coups les plus rudes (On devine que l'auteur accueille le Brexit avec un certain soulagement). L'Autriche, son pays, n'est guère épargnée non plus (mais c'est néanmoins un vieux professeur autrichien qui porte la vision politique et humaniste de l'Europe de l'auteur), ni la Hongrie, ni la Pologne. Et l'Allemagne y est représentée comme faisant cavalier seul dès que ses intérêts propres sont en jeu. Il n'y est que peu question de la France, si ce n'est sous la forme d'une évocation des appels ardents de Victor Hugo en faveur d'une Europe fédérée ou d'une invocation de ses maîtres tutélaires, Jean Monnet, Jacques Delors... Et si la condamnation des fonctionnaires britanniques, et de leur formation universitaire élitaire

qui les exclut définitivement de tout service public, est sans appel, les énarques français, quant à eux présentés comme discrets, travailleurs et compétents, sont – curieusement – bien traités.

L'auteur s'y entend aussi comme pas deux pour nous mener sur de fausses pistes, au débouché improbable, la plus étonnante étant le titre lui-même. On imagine pendant longtemps que la capitale en question est Bruxelles, où se passe l'essentiel du roman. Eh bien, pas forcément... Et on retiendra pour longtemps quelques beaux morceaux de bravoure, comme, par exemple, ce rapport des fonctionnaires de l'Eurostat, tout gonflé d'une méthodologie à la scientificité impeccable, autant que d'une vacuité intersidérale. On ne s'en relève pas.

On se demande, dès lors, comment des fonctionnaires aussi imparfaits, des politiques aussi nuls peuvent-ils être les vecteurs de cette idée aussi sublime qu'est l'Europe, portée avec une passion ostensible par l'auteur. Car le message est loin d'être désespéré. On n'est pas chez Kafka, où l'absurde est essentiel et sans issue. Le tissu d'absurdités qui constitue une bonne partie de la trame du roman y apparaît comme littéralement transcendé par cette ambition supérieure qu'est l'idée d'Europe, laquelle survit magnifiquement à ces êtres limités chargés de la mettre en œuvre. On ne peut, ce faisant, s'empêcher de rappeler cette belle tirade d'Alfred de Musset (« On ne badine pas avec l'amour »):

« Tous les hommes sont menteurs, inconstants, faux, bavards, hypocrites, orgueilleux et lâches, méprisables et sensuels ; toutes les femmes sont perfides, artificieuses, vaniteuses, curieuses et dépravées ; le monde n'est qu'un égout sans fond où les phoques les plus informes rampent et se tordent sur des montagnes de fange ; mais il y a au monde une chose sainte et sublime, c'est l'union de deux de ces êtres si imparfaits et si affreux... »

Vous remplacez l'amour par l'Europe ; et vous avez tout saisi de l'ambition autant politique que littéraire de Robert Menasse.

Il nous annonce une suite (par la formule française « à suivre »). On l'attend avec impatience ; et, pour commencer, la traduction en français de « Die Hauptstadt ».

Jean-Paul VIENNE